

Claval, Paul (1984) *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France, 442 p.

Georges Anglade

Volume 29, Number 77, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021732ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021732ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Anglade, G. (1985). Review of [Claval, Paul (1984) *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France, 442 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 332–334.
<https://doi.org/10.7202/021732ar>

ailleurs le problème de la clientèle cible si l'on admet que son choix conditionne la présentation et la structure de l'ouvrage. Retenons le fait qu'il s'agit d'une ouverture, d'une esquisse introductive autour d'une géographie sociale à la fois très ancienne et toute nouvelle.

Jean-Pierre THOUÉZ
 Département de géographie
 Université de Montréal

CLAVAL, Paul (1984) *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France, 442 p.

Chaque discipline a de ces monstres sacrés dont l'une des caractéristiques est qu'ils sont particulièrement prolifiques sur le plan de la production intellectuelle. La géographie en a un à exhiber : Paul Claval. Depuis une vingtaine d'années, en plein cœur de la troisième crise majeure d'orientation des études sur l'espace, il dresse d'érudits bilans des approches nombreuses des géographes. De Claval on attendait un bilan des bilans maintenant que pointent les premiers signes qui laissent croire à la fin prochaine de cette crise de la géographie. Il ne nous aura pas déçus. Son vingtième ouvrage est un copieux *vade-mecum* d'initiation de référence, et surtout un tableau des enjeux, des débats (et combats) récents. Et, ce qui n'est pas pour déplaire ici, Montréal et le Québec servent d'exemple pour illustrer la portée et les limites des trois conceptions classiques de la géographie et des quatre orientations contemporaines de cette discipline.

La géographie s'est définitivement débarrassée de l'emprise des sciences naturelles au cours des années 1955-1980 pour devenir une science sociale à part entière. Tard venue, soit, mais à part entière tout de même pour pointer les « manques spatiaux », ces « trous de gruyère » des discours de nos nouveaux compagnons de route : économistes, sociologues, historiens, anthropologues...

Cet ouvrage qui se propose de « saisir l'originalité de la pratique et des conceptions qui s'affirment sous nos yeux » se divise en trois parties sensiblement égales. La première (chapitre 1 à 6) dit la genèse de la géographie contemporaine au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles comme une pièce des philosophies naturelles. Humboldt et Ritter donnent le ton à ce demi-siècle à l'allemande qui va de 1820 à 1870. Vient la grande crise de 1870-1900, la seconde, qui transforme la géographie en science naturelle que la diversité des pratiques, née de l'évacuation du primat théorique, fera éclater en Écoles, française, allemande, de Berkeley, du Middle West, etc., au gré des trois notions de base (encore incertaines de nos jours) de région, paysage, et genre de vie. Au tournant des années 1960, l'inquiétude épistémologique confine à la fébrilité d'autant plus que l'empilement considérable de travaux réalisés dans le monde au cours de la première moitié de ce siècle ne fait que rajouter au constat d'absence de bases théoriques claires.

C'est globalement la crise de passage aux sciences sociales, avec quelques épisodes hauts en couleur au tournant des années soixante-dix, comme ce triomphalisme quantitatif ou l'irruption de la langue de bois, ces quêtes d'honorabilité scientifique ou révolutionnaire. Au mitan des années quatre-vingts, la géographie est clairement science du social malgré quelques escarmouches d'arrière-garde. Enfin le difficile commence : dire la part d'espace du social.

Des pistes qui se sont ainsi progressivement dégagées ces vingt dernières années, la deuxième partie (chapitres 7 à 11) se veut une mise en ordre des fondements théoriques. Aux modèles écologiques autrefois dominants, et qui cherchent maintenant à expliciter et à consolider leur articulation au social, se sont donc ajoutés des modèles de la société (chapitres 8-9-10). La cohérence théorique en géographie humaine passe par la prise en charge du social, du politique, de l'économique mais aussi du symbolique, de l'imaginaire, de l'idéologique. Parmi les cinq chapitres de cette deuxième partie, le dernier (chapitre 11) intitulé « Les modèles de l'homme en géographie », m'a obligé à une deuxième lecture sans toutefois me convaincre. C'est

pourtant celui que Paul Claval nous annonce comme « le chapitre le plus neuf de la géographie contemporaine ». Cette problématique de la mise en relation du bonheur de l'individu, *homo rationalis*, *homo historicus*, *homo roboticus*... à l'espace peut-elle vraiment trouver réponse ailleurs que dans de nouveaux aménagements entre l'État et la société civile, l'autonomie relative et l'animation des regroupements endogènes ? J'aurais mauvaise grâce cependant à bouder mon plaisir, moi qui quête aussi une alternative haïtienne dans laquelle tout le monde et chacun s'y retrouverait. La troisième partie de l'ouvrage évoque les grands chapitres, plus traditionnels, qui mobilisent l'effort du plus grand nombre des géographes. On y retrouve les couples classiques histoire/culture, villes/campagnes, économie/société, paysage/région, tropique/développement, ressources/localisation, etc.

L'ouvrage de P. Claval est d'autant plus enlevé qu'il est porté par un souci constant de mises au point capables à la fois d'introduire aux directions de la recherche contemporaine et d'offrir aux routiers de la discipline une grille pour articuler ou positionner leurs propres préoccupations face à celles des autres dans ce temps de foisonnement tous azimuts que fut, pour la géographie, le dernier quart de siècle. On ne l'a pas assez dit, Paul Claval en se donnant pour tâche première l'histoire immédiate, à chaud, d'une mutation participait plus que tout autre à ce que le petit monde de la géographie ne perde pas trop le nord dans la bourrasque. Avec un souci pédagogique évident, Claval retrace l'évolution de la géographie et la richesse des pratiques actuelles à l'aide d'exemples, ici Montréal et le Québec. L'auteur y va à grands traits, parfois même de façon presque caricaturale, martelant pour chaque courant des spécificités, des portées, des limites qui souvent dans la pratique n'en finissent pas de se chevaucher et de se recouper.

« Montréal et le Québec » dans l'optique régionale, c'est une saisie des traits significatifs de l'environnement (sols, sous-sols, climats, végétation, topographie...) dans leurs combinaisons variables desquelles se dégage l'originalité des ensembles et sous-ensembles territoriaux.

À cela se greffent, déterminisme et possibilisme, activités économiques et modalités de peuplement que cette nature, guide des peuples, autorise. La démarche en est une de sélection, dans l'histoire et les traits de nature, des phénomènes pertinents à cette démonstration de l'évolution et de l'organisation de l'espace. À jouer sur une gamme d'échelles qui va du local aux grands ensembles, les articulations des meilleurs régionalistes faisaient sens pour prendre contact avec des « questions régionales » qui refusent encore de mourir.

« Montréal et le Québec » dans l'optique des relations des hommes et du milieu, bien en prise sur des articles de méthode et de doctrine déterministes, se distingue par le souci de décrire la manière dont les groupes exploitent l'environnement. L'analyse, qui est de détails, privilégie l'enquête, le terrain localisé significatif, à la différence du travail en cabinet et sur cartes seyant mieux à la première manière. C'est le triomphe des « genres de vie » à la base de toute cette production de géographie rurale, soucieuse de l'enracinement jusqu'à dégager ce petit parfum passéiste que l'on retrouve encore dans le sillage de certains « écolo » modernes.

« Montréal et le Québec » dans l'optique du paysage s'écarte de l'abstraction qu'est la région et des complexités de l'interaction de l'homme à son environnement pour se choisir un objet visible, circonscrit, paysage urbain et rural, cadre bâti et couvert végétal. Le réel est construit par des notions de formes, de couleurs, et l'histoire est présentée par la succession de strates datées. Rang, townships, même le « trait carré » avorté de Charlesbourg, l'est et l'ouest de Montréal... tous les faits de connaissance sensible sont répertoriés, organisés pour la reconstitution des forces qui les ont modelés. Mais au terme de toutes les manières possibles de rendre compte de la géographie classique, le stock des notions disponibles reste le même, réduit ; l'objet est toujours le même, coincé entre sciences naturelles et sciences sociales ; la perspective la même, lourdement de déterminisme naturel.

Vient ensuite « Montréal et le Québec » à travers les orientations actuelles de la géographie qui font défiler, au chapitre 6, la manière des « systémistes », des « théoriques », des « radicaux », des « phénoménologues », de l'espace. La géographie systémiste s'efforce de mettre en évidence des régularités. La curiosité s'attache aux questions urbaines qui offrent un objet d'étude et de

réflexion riche. L'analyse quantitative fait retrouver une partie des régularités que la théorie enseigne et souligne aussi certaines spécificités.

Le troisième essai sur « La vue radicale du Québec et de Montréal » fait place aux déséquilibres auxquels seraient surtout sensibles les radicaux. La liste des tensions, rivalités, imperfections pourrait s'allonger tant les malfaçons de la modernisation ne sont pas des maux passagers que l'on corrige facilement mais des résultats du processus de dépendance de l'ensemble et de la paupérisation de groupes particuliers.

L'apport de la phénoménologie en géographie, quatrième et dernier essai de cette série, regroupe les courants de la perception, de la symbolique. Aux démarches précédentes ancrées, pourrait-on dire, dans l'infrastructure, succèdent celles référant à l'imaginaire, à l'idéologie. Un long extrait de la préface d'Évelyne Dumas au « Montréal Interdite » d'Alain Medam (1978) donne le ton des dimensions que les phénoménologues veulent restituer à l'espace.

Ces courts essais m'ont semblé ne pas insister suffisamment sur les divergences théoriques qui fondent les pratiques, la quête de dépassement de l'empirisme et de l'idéalisme, le néo-positivisme tenace, les subtilités d'une créativité dont le soubassement est le matérialisme, etc., toutes choses par quoi l'on commence par réclamer place en sciences sociales. Il est vrai que les parties générales de l'ouvrage prennent en compte ces fondements et qu'il faudrait aborder ces essais sur la géographie contemporaine du Québec pour ce qu'ils sont : des esquisses pour une illustration dont la substantifique moelle est partout ailleurs dans les 15 autres chapitres.

Le vouloir didactique a conduit à privilégier les thèmes d'étude pour donner unité à l'ensemble des sept essais et l'optimisme qui est celui de Paul Claval a conduit à tamiser des divergences au sortir de ce qui fut parfois une foire d'empoigne. Certes, « La guerre est finie » et l'empressement que nous mettons tous à le crier dans le partage entre une science naturelle allant son chemin et une science sociale explorant le sien après vingt ans de fécondations multiples et diverses, ne devrait pas gommer le fait que les pratiques en sciences sociales ne sont pas une, loin de là. Paul Claval ne le prétend pas non plus, évidemment. Mais la dynamique de conciliation qui s'installe partout maintenant à ses risques, impression d'euphorie de retrouvailles aux portes des sciences sociales quand ce qui attend nos pratiques, naturalisme évacué, est, si j'ose dire, encore plus nettement tranché et tranchant.

Georges ANGLADE
Département de géographie
Université du Québec à Montréal

COLLECTIF FRANÇAIS DE GÉOGRAPHIE SOCIALE ET URBAINE (1984) *De la géographie urbaine à la géographie sociale. Sens et non-sens de l'espace*. Paris, 262 p.

« La société se porte mal. La géographie sociale se porte bien ». S'il ne nous paraît pas opportun de juger de la « santé » de celle-là, nous n'hésitons pas à affirmer avec Frémont (p. 37) que celle-ci se porte bien. Elle se porte même visiblement très bien en France où elle suscite un intérêt tel depuis quelques années qu'elle semble émerger rapidement comme un des lieux de rencontre des géographes français. Le colloque sur la géographie sociale qui s'est tenu à Lyon en 1982 et qui a réuni une centaine de participants a montré déjà une dynamique commune aux explications géographiques qui sont de plus en plus d'inspiration sociale (Noin, D. éd. (1983) *Géographie sociale. Actes du colloque de géographie sociale, Lyon, 1982*). D'ailleurs l'ouvrage publié par le collectif de géographie sociale qui s'est constitué l'année suivante vient le confirmer.

Dans ce recueil de réflexions souvent diverses et qui s'appuient sur des cheminements variés — les éditeurs eux-mêmes nous en préviennent —, il existe une unité certaine fondée sur cette importance reconnue aux faits sociaux dans la structuration des combinaisons géographiques.